



Les os de sa mâchoire craquent sous mon poing et pousse sa tête à rebondir contre le sol du hangar qui résonne dans un bruit sourd contre les tôles. Je lui accorde tout juste le temps de cracher le sang accumulé dans sa bouche que j'agrippe le col de son tee-shirt et ramène son visage jusqu'au mien.

– Je... je ne voulais pas vous manquer de respect ! Mais c'est Orla....

– Orlando a quitté la partie. Dorénavant, je suis aux commandes de ce secteur, alors la prochaine fois que je reviens, tu as intérêt à avoir mon pognon ! le coupé-je.

Il hoche difficilement la tête et je relâche aussitôt ma prise, il s'écroule au sol tremblant comme une feuille. Talonné par mon bras droit, Loke, je me dirige vers la sortie. Arrivé à la porte du hangar, je dévie le regard vers son gérant qui se remet à peine debout.

– Et ne pense même pas à prendre ta femme et tes gosses sous les bras pour fuir. Jusqu'à ce que je revienne la semaine prochaine, je garderais un œil sur toi, l'avertis-je.

Il déglutit sous la menace, avant de nouveau hocher la tête. J'enfourche ma moto et quitte la noirceur de ce quartier industriel pour me rendre dans la lumière hypocrite des résidences de luxes.



Le moteur de mon engin résonne ardemment dans la rue calme de ma nouvelle demeure. Personne dans la rue pour me regarder de travers, pourtant je sens que je fais tache dans le décor. Mon Harley. Mon blouson en cuire. Les tatouages qui couvrent chaque parcelle de mes bras. Tout cela ne concorde pas avec cette rue digne d'un feuilleton à l'eau de rose.

Pourtant dès que je descends de ma moto et décèle l'immense sourire illuminant le visage de ma mère, je sais que j'ai pris la bonne décision. Pendant des années, nous nous ne sommes vus que très peu, mon boulot est prenant et en dépit de mon héritage, j'ai toujours désiré obtenir ce que je souhaite par mes propres moyens. Pour cela il est nécessaire de trimer, ce qui laisse peu de place à la famille, en dépit de l'importance qu'elle a à mes yeux. Chose que la

vie a pris soin de me rappeler violemment quand ma mère est tombée malade. Je connais des dizaines de gars qui se pourrissent le corps avec toutes sortes de drogues sans jamais n'avoir un organe qui flanche, tandis que ma mère, elle... elle a du lutter de toutes ses forces contre le cancer. Des mois de chimiothérapie, puis d'autres de récupération post opératoire, pour retourner une dernière fois sous ces rayons de la mort qui pousse les malades à vomir toutes leurs trippes.

Voilà, tout ce qu'elle a dû subir pour vaincre son cancer du sein et moi pendant tout ce temps, en dépit du pouvoir que j'ai gagné à la sueur de mon front. Malgré tout le respect et la crainte que j'inspire ou encore l'argent que j'ai pu amasser en gravissant les échelons, j'étais à côté d'elle, totalement impuissant. Incapable de faire quoi que ce soit pour l'aider hormis prier et être à ses côtés. Je me suis alors promis que si elle s'en sortait je ne gâcherais plus de temps, je profiterais de chaque seconde supplémentaire que la vie m'offrirait avec elle.

Et après des années à avoir bosser aux côtés de mon père pour apprendre de lui, j'ai petit à petit pris la main sur la gestion de plus en plus de filiales de nôtres business. Pour finalement obtenir la responsabilité de l'intégralité du secteur nord-est de L.A. Aujourd'hui, même si mon père reste la tête pensante de notre organisation, je suis mon propre. Ce qui m'a permis de prendre une décision que mon père a fortement réprouver sans pouvoir s'y opposer : ne plus vivre dans les résidences que nous avons battit pour y vivre comme en "famille", mais m'acheter une maison où je pourrais vivre avec qui bon semble. Et dans le cas présent ma mère. C'est pour ça que je me retrouve dans un quartier calme dont ma mère a toujours rêvé pour que nous y vivions ensemble.

Même sans être dans ma branche de métier, il n'est pas commun de voir un homme de vingt-huit ans acheter une maison pour y vivre avec sa mère. Mais je tiens toujours mes promesses et je lui dois bien ça. Mon père m'a peut-être enseigné comment survivre dans le monde sombre dans lequel il a évolué et qui m'a vu naître. Il m'a également permis de ne pas uniquement survivre dans ces ténèbres, mais également de les diriger. En revanche, malgré le peu de temps que nous avons ensemble, c'est ma mère qui m'a appris à être un homme. Du genre pour qui le respect, la parole et l'honneur sont essentiels et ce peu importe combien de mâchoires je brise au quotidien. Grâce à elle, j'ai pris conscience que la noirceur dans laquelle j'évolue n'est pas saine, mais qu'on peut choisir de la laisser nous engloutir comme cela a été le cas pour mon père ou alors de la contrôler afin de s'en servir à notre avantage. Aujourd'hui, je lui dois donc bien de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour la remercier en lui accordant le plus de mon temps libre, ce qui sera bien plus aisé en vivant sous le même toit.

Sans compter que la maison que je nous ai trouvée est bien assez grande pour que mon bras droit et moi-même ayons une aile à nous tandis que l'autre est exclusivement réservé à ma mère. Ainsi, je peux continuer mes activités, tout en lui dédiant le temps qu'elle mérite et sans qu'elle ne soit engloutie par ma noirceur.

– Je suis amoureuse de cette maison Kerann ! s'exclame celle-ci en remarquant ma présence.

Elle accorde un break aux pauvres déménageurs qui semblent à bout de souffle et s'avance vers moi un immense sourire au visage qui plisse au passage ses yeux, ce qui rend leur vert terne plus gris comme les miens.

– Si cela te rend heureuse, c'est l'essentiel, affirmé-je alors qu'elle me prend dans ses bras.

Elle me sourit de nouveau avant de vite retourner martyriser ses pauvres hommes. Loke me donne un coup sur l'épaule, signe qu'il rentre dans la maison, tandis que pour ma part je m'attarde quelques secondes pour détailler le quartier du regard. J'ai effectué les recherches pour trouver un bien qui correspondait à mes critères et j'ai donné une liste de rendez-vous à ma mère pour qu'elle visite toutes les maisons que j'avais choisies et sélectionne celle qu'elle préférerait. Ainsi je n'étais jamais venu avant aujourd'hui.

J'ai eu quelquefois à m'aventurer dans ce genre de quartier de bourge pour des boulots, mais je ne m'y suis jamais attardé. Je n'ai donc jamais fait attention à cette manière dont la peinture blanche de chaque maison semble avoir été refaite la veille tant elle est sans le moindre accro et d'une brillance qui reflète les rayons du soleil. Pas un brin d'herbe des gazons qui entourent les maisons n'est plus grand que l'autre. Chaque vitre, chaque ornement de portail et d'escalier luisent comme s'il venait d'être astiqué. Tout semble absolument parfait et je dois avouer que cela me donne envie de vomir.

Peu importe à quel point on la simule, la perfection est inatteignable et c'est en grande partie ce qui rend ce monde aussi beau que laid. C'est pour cela que mon regard est rapidement attiré par la maison qui se situe face à la mienne de l'autre côté de la route. La peinture de sa façade s'écaille à plusieurs endroits, les gravures de fleurs qui parsèment l'escalier menant à la porte d'entrée sont marquées par l'érosion du temps. Cette maison me paraît bien plus réelle que les autres qui semblent totalement sortis d'un des feuillets préférés de ma mère.

Je m'apprête finalement à rentrer, mais mon regard est attiré par du mouvement dans la rue, pour laisser apparaître un taxi qui se gare devant la maison d'en face au même moment où la porte de celle-ci s'ouvre. Une femme d'âge mûr sort du taxi, tandis qu'une autre bien plus jeune descend les escaliers du perron. Sans distinguer leur visage, le lien de famille est flagrant, leurs cheveux d'un roux si flamboyant qu'il en paraît rouge au soleil étant en tout point similaires. En revanche, c'est tout ce qu'elles ont en commun, la femme plus âgée est tirée à quatre épingles, tailleur blanc, cheveux lissés et coupés au carré. L'autre arbore un mini short, accompagné d'un tee-shirt qui ne laisse place à aucun doute sur la fermeté de sa poitrine et des talons aiguilles si hauts, que je me demande comment elle parvient à marcher aussi rapidement.

Le cliché de ses beaux quartiers ouvre les bras en apercevant vrai semblablement sa fille, mais celle-ci tourne sur elle-même pour éviter son étreinte et fonce vers la moto qui vient de se garer dans la rue. Je l'observe détacher ses cheveux, dévoilant une crinière ondulée en bataille, puis elle enfourche le siège sans même un coup d'œil vers sa mère.

Un profond soupir m'échappe, faire tache dans ce quartier ne me dérange pas, car de toute façon où que je sois il y a toujours quelqu'un pour me regarder de travers. Mais devoir me coltiner des fils à papa ou des petites filles capricieuses, ça, ça sera mon défi quotidien. J'ai eu beau prendre des distances avec ma mère pendant quelques années par obligation, mon amour et mon respect pour elle n'en ont jamais été diminués. À la faculté de commerce, je crois que c'est ce qui a été le plus dur pour moi : ne pas éclater la tronche de ces gosses nées avec une cuillère en argent dans la bouche et qui n'ont pas la conscience de la chance qu'ils ont eue. Ce qui les pousse à agir comme des petits cons ou comme si le monde leur était dû.

Sans aucune envie, d'assister à une nouvelle scène aussi agaçante qu'inhabituel à mes yeux, je tourne les talons vers cher moi, mais le petit cri poussé par ma mère me stoppe dans ma

lancée. Avant que je n'aie pu lui demander ce qu'il se passe, je la distingue en train de courir pour traverser la rue.

– Jacinthe ! C'est vraiment toi ! s'exclame celle-ci.

– Oh mon dieu ! Antonia ! C'est impossible ! répond la femme au tailleur en prenant ma mère dans ses bras. C'est donc toi la nouvelle voisine ! ajoute-t-elle en la détaillant des pieds à la tête.

– Oui, je viens d'emménager avec mon fils Kerann, confirme ma mère alors qu'elle m'adresse un signe de la main.

– Enchanter Madame, salué-je en arrivant à leurs niveaux.

– Oh non pas de Madame avec moi ! C'est Jacinthe, indique celle-ci en me souriant. Quel beau fils tu nous as pondu dit donc ! ricane-t-elle avec un clin d'œil à ma mère.

– Je peux en dire de même pour toi ! La beauté que j'ai vu sortir de chez toi ne peut être que ta fille ? enchaine ma mère.

– Oui, c'est Zinnia, ma plus belle réussite, confirme Jacinthe une expression de fierté pure marquant ces traits. Elle n'est pas là ce soir, mais je serais ravi de vous inviter à dîner ! propose-t-elle ensuite.

– Tu n'as qu'à y aller, Man, je vais m'occuper de superviser la fin du déménagement, indique-je.

– Oh tu es un fils parfait ! s'enthousiasme celle-ci en me prenant dans ses bras.

– En effet et c'est pour cela que dès que tu en as terminé n'hésite pas à nous rejoindre, je te garderais une assiette au chaud, déclare Jacinthe.

J'approuve d'un hochement de tête et les observe jusqu'à ce qu'elles passent la porte de la maison d'en face. Je retourne vers ma demeure, sans pouvoir m'empêcher de jeter un dernier coup d'œil à celle de l'autre côté de la rue. Cette femme semble aussi propre que ce quartier, pourtant mon métier m'a appris à distinguer parmi tous les personnes qui cachent quelque chose et elle, il est clair qu'elle a de nombreux secrets.



La nuit est tombée il y a une bonne heure, mais étant au début du mois de Juin, il est déjà vingt heures passées quand je termine avec les déménageurs. Loke est parti avec d'autres de mes gars manger et boire un verre. Je me retrouve donc seul et après avoir vérifié trois fois que notre frigo ne contenait rien d'autre que de l'eau et des bières, je me résigne à traverser la rue. J'aurais préféré laisser ma mère passer tranquillement sa soirée avec son ami, mais je meurs de faim. Je suis également assez curieux de voir comment va ma mère. C'est la première fois depuis qu'elle est sortie de l'hôpital qu'elle passe ainsi une soirée "dehors".

Quelques coups à la porte et Jacinthe apparaissent tout sourire pour me laisser entrer. Nous traversons l'immense salon et la cuisine ouverte pour nous rendre sur la terrasse de derrière. Je prends place à côté de ma mère autour de l'immense table qui y trône et accepte volontiers l'assiette que l'on me tend aussitôt.

– C'est rare de voir un fils, qui semble si accompli, retourner vivre avec sa mère, commente Jacinthe.

– Oui, mais mon fils est à part et avec son trav...

– J'ai la chance d'avoir un boulot qui me permet de travailler n'importe où et avec son récent cancer, j'ai trouvé cela normal de nous rapprocher, interrompis-je ma mère.

Sa voix guillerette me permet facilement de comprendre que Jacinthe n'a pas terminé seule la bouteille de vin. Elle pourrait dire ce qui ne doit pas l'être et nous venons à peine d'arriver, pas besoin que nos voisins aient déjà une mauvaise image de nous.

– Et du coup d'où vous vous connaissez ? demandé-je

Le regard curieux de Jacinthe me permet de comprendre que si je n'amorce pas rapidement une nouvelle discussion, elle se fera un grand plaisir de poursuivre sur le sujet qui a été lancé.

– On était étudiante ensemble à l'université, avant que je rencontre ton père, m'explique ma mère.

– Oui et ta mère était ma meilleure partenaire de révision et de beuverie ! confirme Jacinthe en levant son verre en sa direction.

Ma mère trinque en retour, ricanant telle une jeune adolescente lors de sa première cuite. C'est agréable de la voir ainsi souriante et en pleine santé. Cela efface petit à petit ses images d'elle clouées dans un lit d'hôpital qui me hante encore.

Les deux femmes se mettant à évoquer de vieux souvenirs de fac, je me concentre sur mon assiette pour vite l'engloutir et pouvoir les laisser terminer tranquillement leur soirée. Mais en dépit de la musique d'ambiance qui réchauffe l'atmosphère, je perçois subitement des pleurs. Je relève la tête, guettant le moindre bruit et quand ses sanglots résonnent de nouveau à mes oreilles, j'interroge Jacinthe.

– Vous entendez ?

Elle attrape une télécommande à sa droite et la musique se coupe. Les pleurs se font plus intenses.

– *Nia ! Nia !*

– Oh ne t'inquiète pas c'est la petite. Elle est dans une mauvaise passe et fait souvent des cauchemars, annonce Jacinthe avant de remettre la musique.

– Et vous n'y allez pas ? ne puis-je m'empêcher de demander.

– Non, je n'ai pas la clé et puis Zinnia doit déjà être informé. Donc elle va venir s'en occuper très rapidement, me répond-elle en haussant les épaules.

Je jette un coup d'œil à ma mère qui semble aussi interpellée que moi, mais elle ne dit rien. Elle a toujours été bien plus conciliante que je ne le suis. C'est pour cela qu'au bout de plus de dix minutes à entendre cette petite pleurer, je me lève sans réussir à me contenir.

– Cela vous dérange si je monte pour voir comment elle va ? demandé-je en essayant de cacher l'agacement dans ma voix.

– Non, pas du tout, mais je te l'ai dit je n'ai pas la clé de l'étage, répond-elle.

Je contracte ma mâchoire pour retenir une remarque bien froide, car je n'arrive pas à comprendre comment cela est possible. Et mes yeux parcourent ensuite les alentours et je repère la palissade accrochée entre deux des poutres de la terrasse, qui monte jusqu'à l'étage. Sans m'enquérir d'une permission, je me dirige vers celle-ci et me mets à l'escalader.

J'atteins finalement la terrasse donnant sur l'étage, je m'y faufile et je vais aussitôt jusqu'à la porte vitrée qui donne sur un petit salon. Elle est fermée à clé, mais le bruit de la poignée attire quelqu'un. Un petit garçon aux cheveux noirs et au trait très fin, presque asiatique, se place devant la porte avec un regard méfiant.

– Je peux entrer ? Je viens voir pourquoi la petite fille pleure, demandé-je après qu'il soit resté silencieux plusieurs secondes à m'observer en serrant fort contre sa poitrine une peluche en forme de dragon.

– Je veux juste m'assurer qu'elle va bien, tu es d'accord ? relancé-je en m'accroupissant à son niveau.

Aucun son ne sort de sa bouche, mais il secoue activement la tête de droite à gauche. Puis il tourne la tête vers le fond de la pièce avant de se mettre à courir dans cette direction. Pendant plusieurs secondes, il n'est plus dans mon champ de vision. Quand il y réapparaît, c'est accroché aux jambes de cette fameuse Zinnia, le doigt pointé vers moi.

Elle s'agenouille pour lui parler et il part aussitôt, tandis qu'elle vient à ma rencontre. Elle entre ouvre la porte et me détaille avec un regard noir.

– Vous voulez quoi ? Et qu'est-ce que vous foutez ici ?

– Je dîner en bas avec ma mère et la vôtre, et j'ai entendu une petite fille pleurer, je voulais m'assurer qu'elle allait bien, annoncé-je en essayant de paraître neutre tandis que la surprise envahit mon être. .

La froideur qu'elle dégage n'a rien avoir avec la douceur que transcrit ses yeux d'un vert si clair qu'il me rappelle les étendues de champs dans lequel nous passions des week-ends avec ma mère. Cela ne concorde pas non plus avec la finesse des traits de son visage, qui est certes couvert de paillette digne des plus sordides clubs, mais tout de même ravissant.

– Jacinthe ne vous a pas prévenu que j'allais m'en occuper ? m'interroge-t-elle un sourcil haussé.

– Vous voulez dire votre mère ? m'étonné-je encore.

La manière dont elle prononce son nom, on dirait que cela lui arrache le cœur.

– Peu importe, elle ne vous a rien dit ? me relance-t-elle.

– Euh si... Mais cela faisait plus de dix minutes qu'elle pleurait alors j'ai voulu m'assurer que personne n'était blessé, indiqué-je sans la quitter des yeux.

Elle, elle me détaille une nouvelle fois des pieds à la tête, l'air surprise à son tour. Mais rapidement, elle réaffiche cet air fermé, les lèvres tirées en une ligne stridente et les sourcils froncés.

– Tout va bien, je m'en occupe donc retourné de là ou vous venez, lance-t-elle finalement.

– L'essentiel c'est qu'il y ait quelqu'un avec elle... Vous permettez que je redescende par les escaliers ? demandé-je en haussant les épaules.

– Vous avez réussi à monter, vous parviendrez bien à redescendre par vos propres moyens, refuse-t-elle tout en fermant la porte au nez.

Puis elle la verrouille et rabat les rideaux sans m'adresser un regard. Je reste encore quelques secondes devant la porte, intrigué, sa mère n'est pas la seule à cacher des secrets. La bonté et la douceur qui se lit dans le regard de cette Zinnia, contraste énormément avec la froideur qu'elle dégage et la rend digne d'une femme au cœur de pierre.



Dans tout juste quatre heures, les rayons du soleil commenceront à percer la noirceur de la nuit. Je devrais m'empresser de rentrer et de sombrer dans le sommeil, histoire de ne pas être totalement épuisé pour la journée qui m'attend. Mais ce soir, comme cela m'arrive de temps à autre, j'ai besoin d'une pause afin d'être coupé de cette réalité qui est mienne et qui peut être si épuisante. Je m'affale donc sur la première marche des escaliers de mon perron, je retire mes talons en me retenant de jeter ceux-ci au sol tant ils m'ont fait souffrir ce soir. Puis je sors de mon porte-monnaie le joint gentiment offert par Linda après qu'elle ait vu ma mine décomposée quand je suis revenu au club après le cauchemar de Lys. Heureusement pour moi que je connais le manager du club où je bosse les week-ends, sinon je ne sais pas comment je serais capable de quitter mon poste pour gérer les cauchemars de la petite. Ils sont moins nombreux qu'il y a quelques mois lorsque les premiers hurlements m'ont réveillé en pleine nuit, mais ils restent toujours présent et elle continue de voir son père essayer de l'arracher violemment à nous.

J'aimerais être capable de les chasser de son esprit, pour que du haut de ces cinq ans la petite dernière de la fratrie oublie ses traumatismes qui lui ont été infligés sitôt. Mais j'en suis incapable et c'est ce qui pèse le plus sur mes épaules au quotidien, car j'ai beau me démenier pour assurer une belle vie à mes cinq petits frères et sœurs, il y a des choses sur lesquelles je n'ai aucun pouvoir... Ce sont ces choses qui poussent à m'isoler de la sorte de temps à autre pour essayer d'oublier quelques instants.

J'allume donc mon joint après l'avoir tassé pour qu'il ne ressemble plus à une crêpe. La première taffe me brule la gorge et je dois avaler plusieurs fois ma salive pour apaiser celle-ci. Mais une fois habitué à la chaleur qui accompagne la fumée qui pénètre mes poumons, je savoure pleinement celle-ci. Mes épaules se relâchent, ne semblant plus peser une tonne chacune. Mes pieds se décompressent, tel un chat j'agite mes orteils pour les détendre et leur rappeler qu'en dehors de ces talons ils peuvent respirer. Mon esprit se tait, mettant de côté la liste interminable de choses que je dois gérer, planifier.

– Je ne pensais pas que c’est quelque chose qu’on pouvait se permettre dans ce quartier, commente une voix masculine.

Je relève la tête et croise des yeux verts, dont la teinte vire presque au gris tant ils sont sombres. C’est ceux du nouveau voisin que j’ai aperçu avant mon départ au club et le même qui était sur ma terrasse.

– Quand on voit qu’un mec comme vous y a emménagé, j’ai envie de dire que je peux bien me permettre cela, répliqué-je en tirant une nouvelle taffe.

– Au premier regard, j’ai compris que vous étiez la petite rebelle du coin, s’amuse-t-il avant de s’asseoir à côté de moi.

Il est si large d’épaules, que je dois me coller à la rambarde pour éviter tout contact.

– Et moi, que nous n’avons rien en commun, indiqué-je avant de me relever.

Mais je n’ai pas monté une marche que sa main agrippe mon poignet, m’empêchant d’effectuer le moindre pas supplémentaire.

– Ça, c’est certain, mais même si on ne vient pas du même monde, je suis certain que vous et moi, on pourrait s’amuser un peu, déclare-t-il le coin de la lèvre hissé.

Je lève les yeux au ciel, tout en soupirant. Encore un de ses “Bad boys” qui pense cela excitant de te promettre un plan cul sans importance.

– Quoi ? Vous pouvez sortir en boîte toute la nuit vous trouver un futur papa gâteau ? Mais me côtoyer serait trop rentré dans la case “rebelle des beaux quartiers” ? s’esclaffe-t-il.

– Excuse-moi ? Répète un peu pour voir ? m’énervé-je en dégageant sèchement ma main de sa prise.

– La beuh vous est peut-être montée au cerveau, mais vous ne me semblez pas assez idiote pour ne pas comprendre mes mots, répond-il un sourcil haussé.

– Non, en effet ! Par contre vous, vous êtes visiblement assez con, pour vous fiez uniquement à l’apparence. On ne vous a jamais appris que l’on ne juge pas un livre à sa couverture ? me moqué-je alors qu’il se lève pour me faire face. Vous savez quoi, je vais vous faire un cadeau de bienvenue, sachez que, dans ce quartier, tout n’est que faux semblant. Ceux qui vous souriront constamment sont ceux qui vous critiqueront le plus. Ceux qui paraissent être de modèles de perfection sont des êtres qui ont une place toute destinée pour eux en enfer. Alors bienvenue dans ce monde parfait, destiné à cacher tous les vilains secrets de chacun, déclaré-je avec un sourire mielleux.

Puis je gravis les marches du perron et rentre tandis que lui n’a pas bougé. Sans pouvoir m’en empêcher, je jette un coup d’œil par le judas et il est encore là, le regard fixé sur la porte. Je ne sais pas ce qu’un mec comme lui vient foutre dans ce quartier, mais ceux qui ont son apparence et qui dégagent cette aura dangereuse qui l’enveloppe ne viennent pas ici pour rien. Ils se planquent. Ainsi, je vais garder mes distances avec ce nouveau voisin, ma vie est déjà bien assez compliquée pour ne pas en rajouter...



La noirceur de la teinte de mes lunettes de soleil assombrit ma vision, mais ne parvient pas à atténuer la brûlure de mes yeux tandis que le soleil semble prendre plaisir à luire de toutes ses forces. Heureusement pour moi, ce matin, le parc de la résidence est quasiment vide, ainsi peu de hurlements d'enfant bousillent mon cerveau engourdi par la fatigue et l'alcool. Même si je dois dire qu'à eux quatre ils font déjà bien assez de bruit.

Malgré que la lumière du soleil m'aveugle je ne peux m'empêcher de les observer le sourire aux lèvres et une envie d'aller récupérer de la peinture pour immortaliser ce moment. Les photographies c'est bien, mais lorsque je peins ce genre de scène c'est comme par les coups de pinceaux je parvenais à graver en moi ces instants de bonheur. Ce qui n'est pas quelque chose que l'on peut ignorer dans ma famille, car généralement ces moments là finissent toujours pas se terminer brutalement et douloureusement... Quand on voit Ambroise et Riko, qui n'ont que dix et sept ans, on imagine pas que chacun de ses deux petits garçons plein de joie et d'énergie ont été privé de leur père alors qu'ils n'étaient que des bébés. Le premier alors qu'il n'avait que deux ans et le second seulement quelques mois. Et même si le père de Riko n'aurait peut-être pas été le meilleur modèle au monde, dans les cas Jacinthe est entièrement fautive. Comme toujours ses démons l'ont poussé à tout bousiller et à assombrir la vie de ses enfants.

Et si seulement ce n'avait été que le cas pour eux deux.

Malheureusement chacun des six enfants qu'a eu Jacinthe ont subi des choses qu'aucun enfant ne devrait avoir à affronter. Pour ces petits gars qui courent ardemment après leur bal et pour Lys la petite dernière de la fratrie qui du haut de ses cinq ans qui est le rayon de soleil de notre vie, c'est presque comme s'il n'avait jamais souffert des actions de Jacinthe.

J'ai tout donné et mit ma vie de côté pour en assurer.

Mais cela n'est pas pour autant suffisant, je ne suis que leur grande sœur et j'étais moi même très jeune... Ainsi si c'est trois là parviennent à omettre toutes difficultés que nous avons vécu, pour être des enfants innocent et heureux. D'autres comme Mélisse qui est assise dans le sable à côté de Lys, les yeux rivés à son téléphone c'est plus compliqué. Elle avait beau être aussi jeune que Ambroise quand elle a été séparé de son père, elle vit cette absence moins bien que les autres. Et plus les années passent plus elle me pose des questions sur celui-ci. Mais comment dire à une jeune adolescente de treize ans que sa mère était la maîtresse de son père et qu'il a payé pour que jamais son enfant illégitime soit révélé à sa femme ?

Prise d'un migraine à cause des ses mauvais souvenirs qui me reviennent en tête, j'engloutis le reste de ma bouteille d'eau, désireuse de faire passer cette douleur. Mais c'est en vain... Je croise pour mes jambes pour y appuyer mes coudes et poser ma tête entre mes mains pour me masser les tempes.

– La soirée d'hier devait être sacrément arrosée, murmure une voix à mon oreille.

Je relève brusquement la tête manquant de cogner celle de mon interlocuteur au passage. Quand je constate le nouveau voisin prendre place à côté de moi, je me colle au bord du banc pour instaurer le plus de distance possible avant de me concentrer sur mon téléphone.

– On n’a pas eu l’occasion de faire les présentations, du coup il grand temps, car je déteste le vouvoiement. Donc, enchanté, moi, c’est Kerann, amorce-t-il en tendant la main.

– Zinnia, répondis-je en lui serrant vaguement la main.

– C’est lesquelles les tiens ? enchaine-t-il nonchalamment.

– Excuse- moi ? m’étouffé-je en le dévisageant, oubliant mes bonnes manières.

– Après une grosse soirée, je ne connais personne pour se lever un samedi matin pour regarder des gamins qui ne sont pas les siens jouer au parc, indique-t-il. À moins que tu sois une de ses rares femmes pédophiles et alors là on va avoir un problème, ajoute-t-il en ricanant.

– Dis-moi vous avez respirer trop de fumée hier soir quand vous vous êtes incrusté sur mon perron ? demandé-je froidement.

– Euh pardon ? s’étonne-t-il un sourcil haussé.

– Ou la fumée de mon joint vous a bousillé les neurones ou alors vous êtes juste totalement idiot. Quoi qu’il en soit, je vous ai prévenu de ne pas vous fier aux apparences, déclaré-je.

– Il n’y a pas de honte à avoir vécu et aimer, ce qui donne naissance à...

– Je n’ai donné naissance à personne ! le coupé-je sèchement. Vous croyez que j’ai quel âge, car... Non, vous savez quoi, ne répondez surtout pas, vous m’avez déjà bien assez donné mal à la tête ! enchainé-je en dressant la main. Donc pour votre gouverne ce sont mes frères et sœurs, ajouté-je dans un soupir d’agacement.

– Oups, navré pour la confusion. Mais cela doit t’arriver souvent, vous...

– Que l’on me considère assez vieille pour avoir mis au monde cinq enfants dont un qui a seize ans, non vraiment pas ! Les gens me montrent plus de respect d’habitude ! l’interromps-je froidement en croisant les bras.

– Encore désolé, et pour ma défense à cet instant, je ne vois que quatre gamins dont la plus âgé a pour moi douze ou treize ans, donc ce n’est pas te vieillir tant que ça, s’excuse-t-il en levant les mains. Ensuite, ce que je voulais dire c’est que la confusion doit se faire étant donné que tu sembles être celle qui s’occupe d’eux, ajoute-t-il avec le ton qui se remplit de curiosité.

– Jacinthe est bien des choses, mais pas une mère, soufflé-je sans pouvoir me contenir.

– Même si ce n’est pas une mère parfaite, elle reste ta mère et elle mérite le respect adéquate, proteste-t-il son regard tout à coup plus froid.

– J’offre mon respect à ceux qui le méritent et qui s’en montrent dignes, lien du sang ou non, souligné-je sans lâcher son regard.

– Et qu’a bien pu faire ta mère pour que sa propre fille lui interdise de s’approcher de ses enfants ? demande-t-il en appuyant son coude sur le dos du banc pour mieux me faire face.

– Elle a totalement le droit de passer du temps avec eux... En revanche, si vous restez quelque temps dans le coin, vous comprendrez rapidement que sous ses tailleurs tirés à quatre épingles et son sourire jovial, se cache une tout autre femme, bien moins reluisante, déclaré-je avant de me relever.

J'adresse un signe à Mélisse, qui jouait dans le bac à sable avec Lys. Aussitôt elle attrape la main de sa petite sœur qui conteste quelques secondes n'ayant pas terminé son palais. Mais un coup d'œil de mon autre sœur en ma direction pour que la petite suive son regard et obtempère sous mes sourcils haussés. Les deux autres petits montres qui se couraient après la rejoigne sans un mot et je les rejoins sans perdre de temps. Je n'ai pas fait trois pas que sa voix résonne dans tout le parc.

– C'était un plaisir *mia rossa*, j'espère avoir d'autres occasions de te croiser !

Je me fige net sur place, incapable de me retenir de tourner la tête, je ne connais ni la signification et à vrai dire je ne suis même pas certaine de la langue employée, mais... mon dieu on dirait que ces mots ont glissé sur ma peau telle une eau chaude et séduisante...



Le week-end est passé bien trop vite. Un jour de repos supplémentaire n'aurait pas été de trop, mais la semaine reprend et avec elle la course effrénée du quotidien. Après avoir terminé de préparer tous les déjeuners, je m'assure que tout le monde est bien habillé et que les sacs d'école sont opérationnels. Puis, direction la rue pour faire embarquer tout le monde dans le bus scolaire. Alors que celui-ci démarre et s'engage vers la sortie, un bruit sourd résonne dans la rue. Rapidement, Kerann gare sa moto devant la maison d'en face. Je tourne les talons pour rentrer au plus rapidement, mais il m'interpelle après seulement un mètre.

– Bonjour, *mia rossa* ! Tu es très matinal dis donc !

Je devrais tracer mon chemin et aller me préparer pour le boulot sans perdre de temps. Mais mon corps n'obéit pas à ma raison et je pivote pour lui faire face, cette manière dont sa voix devient fluide et suave quand il prononce ces mots semble prendre le contrôle de mon corps.

Je ne juge pas une apparence, mais les aura et parfois, celles-ci vont de pairs. Ce qui est le cas pour cet homme, qui n'a rien de sain et d'inoffensif. Comme le prouve l'état de ses mains, le dos de celles-ci sont couvertes d'éclaboussures de sang qui remonte jusqu'à la manche de son blouson et ces phalanges sont écorchées à certains endroits laissant entrevoir son propre sang qui sèche sur ces plaies. Lorsqu'il remarque que j'observe ses mains, il les cache dans les poches de son blouson alors qu'il arrive face à moi. Garder mes distances est la meilleure option, pourtant, je ne peux m'empêcher d'être curieuse. Il n'est peut-être que là depuis trois jours, il est clair qu'il n'est pas ici pour se cacher. Sa mère, lui et sa bande sont tout sauf discrets.

Du coup pourquoi est-il là ? Et pourquoi je perçois une gentillesse inconnue et enfouie en lui ? Quel inconnu aurait ainsi escaladé une palissade pour s'assurer qu'une petite fille allait bien ?

Je n'en sais rien, car jusqu'à ce jour je n'ai jamais rencontré quelqu'un capable de tels actes.

– Quand on gère une famille c'est normal, par contre, en ce qui vous concerne cela m'étonne, réponds-je en croisant les bras alors qu'il arrive à mon niveau.

– J'ai l'air si vieux que ça ? m'interroge-t-il en retirant ses lunettes de soleil.

– Pourquoi ? m'étonné-je.

– Tu n'arrêtes pas de me vouvoyer, bien que l'on se soit présenté et que pour ma part je n'ai pas l'intention de m'embêter avec cette formalité, s'amuse-t-il.

Je l'observe silencieux et il finit par comprendre à mon soupire que je m'en fout, ce qui soulève le coin de sa lèvre, alors qu'il fait un pas vers moi.

– Surtout que cela me fait sentir comme si j'étais ton père et clairement, ce n'est pas ce que j'ai envie d'être pour toi, murmure-t-il avec un petit ricanement.

– Sérieusement, ça a déjà marché ? me moqué-je.

– Pour savoir, il faut tenter sa chance ! s'exclame-t-il en s'approchant d'encore un pas.

– C'est une façon de voir les choses... mais parfois, vaut mieux se taire que de passer pour un idiot, commenté-je avant de tourner les talons.

– Quand est-ce que je peux t'emmener boire un verre ? s'exclame-t-il pas du tout refroidit.

– Jamais, refusé-je en lui jetant un coup d'œil.

– Et je peux savoir pourquoi ? s'enquiert-il.

– Parce que.

– Cela n'a rien d'une réponse, *mia rossa* ! réplique-t-il un sourcil haussé.

– C'est vrai, mis tu l'as dit toi-même, je suis la rebelle du quartier et qu'est-ce qu'une rebelle ? Une personne qui fait ce qu'elle veut quand bon lui semble sans ne devoir rien à personne. Ça me donne donc pleinement le droit de décider ou non de te répondre dignement ! rétorqué-je avec un sourire avant de passer la porte.

Incapable de me retenir, je lui adresse un coup d'œil avant de refermer celle-ci. Il n'a pas bougé et le coin de sa lèvre s'est encore plus étiré alors qu'il garde les yeux rivés en ma direction.

Avec la vie qu'a été la mienne et qui a été parsemée d'épreuves plus sombres les unes que les autres et qui continue de me mettre à l'épreuve chaque jour, j'ai rapidement appris à déchiffrer les personnes qui croisent ma route. Sous les plus beaux et chers costumes, je peux déceler ceux dont la morale est bien plus basse que le nombre de grammes qu'ils se mettent dans le nez. Derrière une apparence négligée, je peux percevoir l'intelligence et la grandeur d'une personne qui n'ont juste pas eu les moyens ou les occasions de s'accomplir pleinement.

Mais cet homme, ce Kerann, je ne réussis pas à le percer. Son aura est sombre et ne laisse aucun doute sur sa dangerosité, par contre au fond d'elle perle une lumière qui met inconnu et qui m'attire tel un insecte...

Suivre...